

CLARINES

parole de soir et de silence

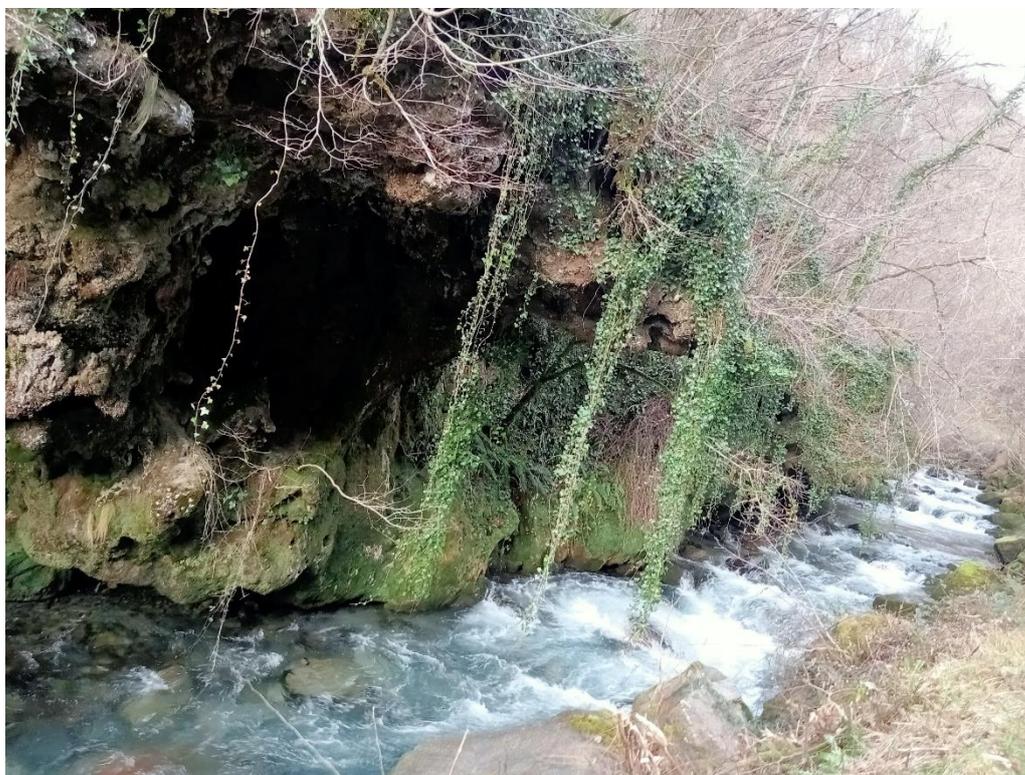


Les grandes eaux

Ici en Ariège où je suis née, c'est beau partout, cet excès de chlorophylle qui sature les yeux de vert, toutes ces essences d'arbres et d'herbe dont on peut faire un dictionnaire botanique ; avec l'eau transparente des rivières, le Salat, l'Arac les jeux de la lumière scintillante sur les galets, dans la fraîcheur des truites attrapées à la main par dessous quand on a trop chaud et rien à faire que rêver et laisser filer ses bras dans le courant en guettant les minuscules bulles où se cache ce zigzag blanc glissant qu'on cherche à retenir avec la main.

Les voitures quittent la Nationale à angle droit entre St Girons et Massat pour l'ascension chez nous, 800 mètres de dénivelé en lacets, en passant sur le pont du *Pontaud*.

Parfois, nichée dessous, je me cache le long de l'appareil de pierre, sous la couverture des aulnes, dans l'anfractuosité du rocher et l'éternité à sa source, les yeux attirés par ce cercle noir bordé de verts concentriques foncés, seul point de la rivière assez profond où l'on pouvait plonger jadis et nager un peu. C'est fini, je ne l'ai jamais vu faire dans le demi-siècle où j'ai passé mes vacances ici, c'est dire le changement climatique qui a fait fondre les glaciers : les vieux m'ont raconté qu'un jeune de ma famille, sportif, de Ségalas, pendant la dernière guerre avait cette habitude de plonger du parapet, c'était donc courant et puis on l'a trouvé, noyé, ses amis n'ont pu le sauver, il avait 22 ans un 22 août 1944 et l'épisode reste obscur comme ces années noires et l'eau du gouffre ouvert.



Maintenant à cet endroit, l'eau du Salat a diminué, les galets et les pierres sont des plages sauvages improvisées où l'on barbote et pique-nique en famille loin de la canicule ; il vaut mieux qu'ils ignorent ce qu'en ses débordements spasmodiques, le modernisme rejette en amont dans des eaux jadis pures.





Je veux écrire sur ce lieu de montagne, le mien, toutes les couleurs du tableau chromatique, la force de chaque arbre, les verts crus ou nuancés des paysages selon la lumière, plus forts et bien plus violents que les récits de Giono dans sa Provence ; il n'y a pas de roi chez nous, personne n'a le temps de se divertir, juste les cuites dans les bals, *le truc* un jeu de cartes d'ici, pour oublier le travail dur de la terre, des saisons ; un lieu superbe que les touristes envient, ces conducteurs avec leur co-pilotes, reconnaissables des gens du cru à leurs lunettes de soleil au bleu phosphorescent improbable, L'air conquérant et béat, ils prennent d'assaut de plus en plus notre montagne dans leurs bolides et nos routes trop sinueuses sont devenues un bowling dangereux dont ils n'ont nulle conscience.

Mon pays, à la différence de la douceur urbaine et riche de la mer convoitée, est un pays où la mort rôde, je ne le savais pas, violent depuis toujours, dur et âpre, d'hommes de la terre vaillants et entiers, taiseux, qui observent tout, enregistrent et ne perdent rien quand nous ne voyons pas le mal avec sa toile, de ces hommes sournois dont on apprend, à force, à se méfier, avec qui on parle autrement qu'ailleurs, juste un salut concis que l'on s'échange sans mot dire, le protocole d'ici. Sur le chemin quand ils passent, saluent :

- *Ah tu montes...*

- *eh oui !* et au retour

- *Ah tu descends ...*

- *eh oui...*

Jadis en patois

Ja poujatz...

Oh... et au retour

Ja baïchatz...

Eh oh...

On n'entend plus ce patois, ceux qui vivent au village à l'année jeunes ou moins, ont trouvé les équivalents pour se taire, parler un français par signes ou en silence. Nous n'avons pas la même langue.

Je voudrais faire ce texte taiseux, avec comme fil directeur les sons des paysages, de leurs hameaux, le bruit que font les gens, les bêtes sans le savoir, le plus souvent ténu, le plus possible, et ce fil directeur des clarines d'ici, petites, rien à voir avec leurs sœurs de Savoie, leur beauté entêtante au cou des vaches, un troupeau entier de clarines tintinnabulant, klaxon modulé du baromètre de cette masse bovine, placide, livrée dans l'herbe qu'on nous envie à cause des pluies, des orages, à l'immensité effrayante de la montagne, ses coups de sang terrifiants dont elles tremblent le soir et le bruit s'exaspère pour devenir tocsin, beuglement soudain du troupeau dans le noir, la peur des chiens errants qui hurlent et se répondent, les encerclent, terrorisant la nuit qui ne respire plus.

Nuit terrible imitant pour elles l'antique peur du loup qui rôde avec le vent et va s'abattre sur le foyer autour du feu, ses braises, sa chaleur, pour saigner ce qui vit si le feu n'était là. Vaches maintenant honteusement livrées sans défense à l'univers effrayant, sans chiens qui les gardaient jadis le jour, maintenant aux prises avec les terreurs, sans paysan d'elles responsable qui d'autre ? pour les protéger dans des étables dont on a changé la fonction : vides, lézardées et menaçant ruine, vendues à prix d'or à des étrangers en mal de nature édénique qui les transforment en maisons de vacances au cœur de la beauté avec le confort sobre qu'on a volé aux animaux.

Et ce même coup de sang de la montagne dans ces nuits des vaches beuglant, mais muet celui-là, est la faute de ces paysans dévoyés qui leur ont accroché à chacune leurs cloches de malheur. Derrière ces sons qu'on dit champêtres c'est l'image d'Épinal d'Ariège pittoresque qui n'existe plus dans nos vallées du Couserans ; à quelques kilomètres, le fier château de Foix et ses terres, pourtant proches, vivent une autre vie, ne leur ressemblent en rien.

Fait illusion pourtant tous les matins et à l'aube au sortir de la nuit, ce son paisible de berceuse envahissant l'espace de la chambre, éparpillé partout en des clartés fugaces ; et puis l'on se rendort en changeant de côté, enfouis sous l'oreiller, la tête assourdie de leur bruit, les vaches définitivement entrées dans la chambre ou la chaleur du lit.

Avec elles les oreilles en bourdon, on dort vraiment jusqu'à neuf heures, oubliant tout. De toutes parts, au réveil, les oiseaux chantent, distincts, et se répondent, le vent aussi. Votre silence à vous m'assourdit les oreilles. Toute la journée, je le traverse.

Froidure et bourrasques.

La pluie, le froid, la montagne et sa puissance, elle ne cède rien à rien, elle prédomine, demande juste qu'on l'entende et la suive dans sa force de vie ; l'eau est partout, jaillissante dans les rivières, les torrents sur la clarté des pierres, les arbres, dans le lit du ruisseau cela file comme des lianes sur les galets la mousse, il vous prend l'envie de suivre et de partir où il va, repos dans le courant, juste la grâce qui avance, quelquefois un rai de lumière violent ou doux qui s'éternise, on remet une laine pour ne pas avoir froid, c'est une saison que l'on ne connaît pas, il fait chaud au baromètre du corps, puis froid humide, peu de raison, la brume est reine, effilochée le long des monts, sur les vallées, un crachin fin perlé d'une finesse de dentelle, j'imagine y coudre avec mes lèvres une robe transparente pour une femme géante qui fait le grand écart entre Aquitaine et Méditerranée, le visage heureux ; que vous avez couverte toutes les nuits d'avant d'un manteau d'eau de brume et de rosée, d'étouffement, de fraîcheur bleue sur les sentiers de la montagne -je regardais plus haut et ça vous amusait- suffoquée de froid après le désert brûlant de l'été crissant dans les herbes. Vous aviez concentré dans votre corps vos mains et sur vos lèvres, les grondements aussi des mois d'orage de l'attente si lente, les souffles retenus des animaux sauvages près des glaciers dans les moraines pour le jour de cette femme. Vous l'attendiez sans rendez-vous. Le matin sous la douche chaude qui détend

tout le corps, elle respire le gel savonné vert qui arrête le cours du temps : Caudalie Eau des vignes, aucun parfum ne la comble autant, cette chose glissante de l'amour dans la forêt, l'odeur des aiguilles de pin sur la peau, le souvenir de l'abreuvoir et son lavoir-jumeau dans le hameau de Mourès, après le col du Saraillé, le bain et la fontaine sous la canicule du mois d'août où partager l'eau des rires et des éclats, le savon de l'amour, les bulles sur les lèvres sous le couvert des feuilles.



Le goût de la neige.

Les fenêtres de la maison ici sont très basses, sans barre d'appui que le jardin en bas, ; si l'on veut *faire cabane*, l'expression de Jocelyne, une voisine du village, pour signifier tirer les volets de bois le soir ou quand il fait trop chaud l'été pour garder à l'intérieur la fraîcheur de l'obscurité, il faut se pencher dans le vide les bras grand ouverts en faisant attention à ne pas basculer, détacher à droite et à gauche les petits bonshommes de métal sculptés rouillés qui les empêchent de s'ouvrir et battre avec le vent ; l'entre- saison où il fait froid, je respire avec la surprise quand il a gelé dehors, cet air glacé qui entre dans le corps par les narines, la bouche et m'enivre soudain à l'intérieur, je vacille - j'ai quitté la chaleur douce de l'âtre avec le feu de

bois dans la pièce du bas - la neige pique même s'il n'y en a pas de proche, c'est un piment très doux, apprivoisé, je ne sens qu'elle. Je roule ce froid en glaçons ronds dans ma bouche, je parle toute seule de rien, je me rappelle votre voix, vos remarques, vos réponses qui font mouche, exactement à l'endroit, sans les pouvoir imaginer d'avance ; elles font un petit bond de balle



pile dans le trou du billard, si même et surtout quand je ne les attends pas, elles disent net ce que j'attends sans le savoir, décharge de la joie ; cette façon que seul avez de me répondre, d'attendre, d'être patient, un bonbon en glaçon lisse que je roule et roule dans ma bouche, pure eau de source sans parfum, du goût de cette neige imaginaire qui est entrée tout à l'heure dans mes narines, mes oreilles, et se promène dans mon corps inondé, sans rien demander qu'y rester.